Le tombeau d'Adolphe Thiers au cimetière du Père-Lachaise

par Régis Bertrand
Professeur émérite d'histoire moderne
Aix-Marseille Univ-Cnrs, UMR TELEMMe, Aix-en-Provence, France
membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille

L'Académie des sciences, lettres et arts de Marseille est établie dans la maison réputée être celle où naquit Adolphe Thiers, qui lui a été donnée en 1901 par Félicie Dosne, belle-sœur du premier président de la III^e^ République. L'année 2017, 220^e^ anniversaire de la naissance de Thiers, le 26 germinal an V (5 avril 1797), et le 140^e^ de sa mort, le 3 septembre 1877, a suscité un regain d'intérêt de l'Académie pour celui qu'elle ne compta pas parmi ses membres mais dont elle est dépositaire de la mémoire marseillaise. Elle nous a donné l'occasion d'étudier son tombeau, qui s'est avéré n'avoir fait l'objet d'aucune monographie[1]. En effet, les biographes de Thiers limitent en général leur récit à ses obsèques et n'ont guère porté attention à son ultime demeure[2]. Les nombreux ouvrages consacrés au Père-Lachaise ne l'évoquent pas avec précision et s'attachent plutôt à relater la carrière de Thiers. La plupart se bornent à une énigmatique comparaison avec le tombeau de Napoléon aux Invalides, incompréhensible au commun des visiteurs qui ne peut accéder à l'intérieur du monument[3]. Celui qui a ce privilège découvre alors une disposition originale et surtout un ensemble sculpté que l'on soupçonne mal de l'extérieur et qui n'avait guère été publié, à notre connaissance, que sous forme de photographies de qualité assez médiocre et de fort petit format[4] avant qu'Internet n'en procure de meilleurs clichés.

Les deux tombeaux de Monsieur Thiers

La mort soudaine d'Adolphe Thiers le 3 septembre 1877 à Saint-Germain-en-Laye fut un événement. Le gouvernement prit un décret lui accordant les funérailles nationales mais madame

[1] Nos remerciements vont à Guénola Groud, conservateur général du patrimoine, et à Pierre Jourjon, documentaliste-bibliothécaire, de la cellule Patrimoine du service des cimetières de la Ville de Paris, pour leur aide amicale.

[2] Thiers a inspiré plusieurs biographies, dont certaines relèvent du genre de l'essai historique. Parmi celles qui sont nourries d'une recherche approfondie de sources de première main, outre celle, ancienne, d'Henri Malo, *Thiers, 1797-1877*, Paris, Payot, 1932, citons Pierre Guiral, *Adolphe Thiers ou de la nécessité en politique*, Paris, Fayard, 1986, dont l'auteur fut membre résident et directeur de l'Académie de Marseille. Cette dernière tint le 14 novembre 1997 un colloque pour le bicentenaire de la naissance de Thiers dans la maison « natale » de ce dernier. Ses actes ont été publiés : *Monsieur Thiers d'une République à l'autre*, Paris, Publisud, 1998.

[3] Citons par exemple Marcel Le Clère, *Cimetières et sépultures de Paris*, Hachette, Les Guides bleues, 1978, p. 80 ou France Raimbault, *Le Père-Lachaise. Guide du flaneur*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2006, p. 58-59. Paul Bauer, *Deux siècles d'histoire du Père-Lachaise*, Versailles, Mémoire et documents, 2006, p. 745-746, avance quant à lui : « À l'intérieur, imposant monument en marbre blanc, accompagné de l'immortalité de la France (*sic*) ». En revanche, longue notice descriptive du tombeau sur Wikipedia.

[4] Dans Jules Moiroux, *Guide illustré du cimetière du Père-Lachaise, sépultures des personnages ayant un caractère historique, artistique et parisien*, Paris, A. Maréchal, [1908], p. 326-327. Ouvrage de format in-12.

Thiers « faisant ses conditions » selon l'expression de Victor Hugo[5], le décret fut rapporté. Hugo a également décrit très brièvement l'enterrement :
« 8 septembre. Aujourd'hui enterrement de Thiers ; j'y suis allé. Trajet à pied de la maison place Saint-Georges à Notre-Dame de Lorette, de là au Père-Lachaise par les boulevards. Foule immense. Discours médiocres. Il y a eu des choses touchantes, la bannière de Belfort »[6].

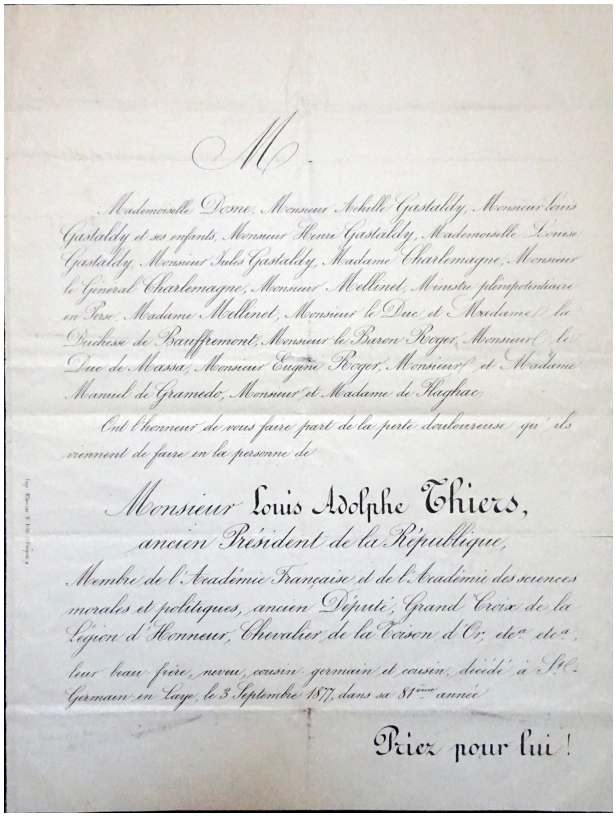
S'il faut en croire Jules Ferry qui répète une estimation de la presse républicaine, un million de personne se seraient massées au passage du convoi entre l'église Notre-Dame de Lorette et le Père-Lachaise. La presse de droite estima cette foule à quatre à six cents mille personnes. Avner Ben Amos a jugé que « le nombre exact se situait donc sans doute nettement au-dessus du demi-million » et a relevé que la seule cérémonie funéraire comparable pour le XIX[e] siècle fut le retour des cendres de Napoléon, que Thiers avait d'ailleurs organisé[7].

Cliché 1 Les obsèques d'A. Thiers, *Le Monde illustré*, 15 septembre 1877, p. 168-169.

Thiers et son épouse Élise Dosne possédaient un tombeau dans la 30[e] division du cimetière. Situé en bordure de l'avenue des Acacias, il est reproduit par des gravures qui illustrent les récits de

[5] Victor Hugo, *Choses vues, souvenirs, journaux, cahiers, 1830-1885*, éd. d'Hubert Juin, Paris, Gallimard (Quarto), 2002, p. 1356.
[6] *Ibid*.
[7] Avner Ben Amos, *Le vif saisit le mort. Funérailles, politique et mémoire en France (1789-1996)*, traduit de l'anglais par Rachel Bouyssou, Paris, éd. de l'ÉHESS, 2013 p. 189-203.

l'enterrement du grand homme[8]. Cette chapelle néoclassique avait sans doute été édifiée à la suite du décès d'Alexis Dosne, le beau-père de Thiers. Le *Journal des débats* l'attribue en 1887 à Louis Visconti (1879-1853)[9], ce qui est plausible : Visconti avait conçu les décorations de la capitale pour la cérémonie du retour des cendres de Napoléon et il avait aménagé le tombeau de l'empereur sous le dôme des Invalides. Ce premier tombeau de Thiers existe toujours (30e division, 1ère ligne). Il porte aujourd'hui les noms des familles Mathéron et Charlemagne car il a reçu le corps du général Charles-Antoine Charlemagne (1819-1896), neveu de madame Thiers, qui avait conduit le deuil de Thiers le 8 septembre 1877. Il se distinguait peu de ses voisins et avait le grand l'inconvénient de ne pas être très éloignée d'une portion de la clôture du cimetière où la Commune s'était achevée par un massacre de communards, qui allait devenir le « Mur des Fédérés », et où l'on commençait déjà à venir en pèlerinage et à déposer des couronnes[10].



M.

Mademoiselle Dosne, Monsieur Achille Gastaldy, Monsieur Louis Gastaldy et ses enfants, Monsieur Henri Gastaldy, Mademoiselle Louise Gastaldy, Monsieur Jules Gastaldy, Madame Charlemagne, Monsieur le Général Charlemagne, Monsieur Mollinet, Ministre plénipotentiaire en Perse, Madame Mollinet, Monsieur le Duc et Madame la Duchesse de Bauffremont, Monsieur le Baron Roger, Monsieur le Duc de Massa, Monsieur Eugène Roger, Monsieur et Madame Manuel de Gramedo, Monsieur et Madame de Raghac

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de

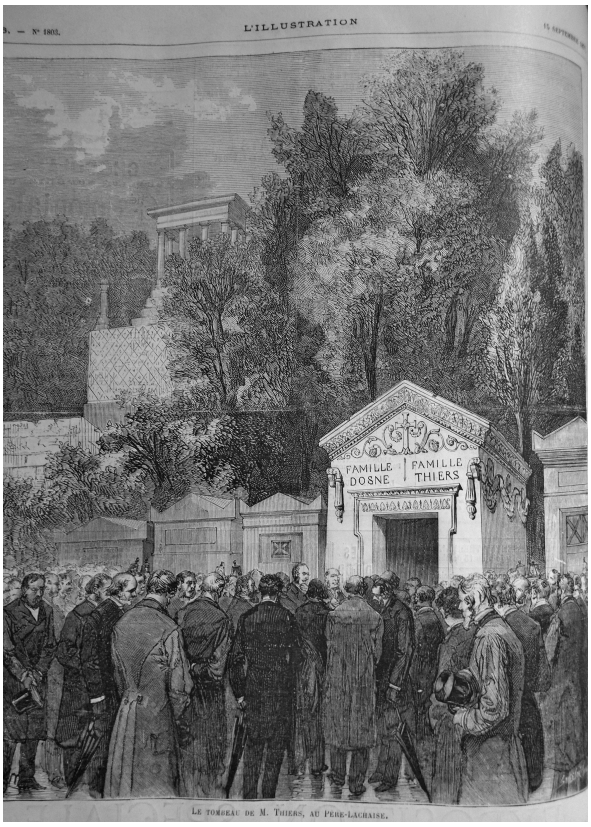
Monsieur Louis Adolphe Thiers,

ancien Président de la République,

Membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien Député, Grand Croix de la Légion d'Honneur, Chevalier de la Toison d'Or, etc. etc.

leur beau frère, neveu, cousin germain et cousin, décédé à St-Germain-en-Laye, le 3 Septembre 1877, dans sa 81ème année.

Priez pour lui !



Cliché 2 et 3, Faire-part du décès d'A. Thiers. Col. de l'Académie de Marseille, cl. R. Bertrand et « le tombeau de M. Thiers au Père-Lachaise, *L'Illustration*, 15 septembre 1877, p. 170, cl. R. Bertrand.

La veuve de Thiers conçut le projet d'ériger un autre tombeau à un emplacement plus en vue. Elle jeta son dévolu sur les terrains proches de la chapelle du cimetière, sur la terrasse qui surmonte l'extrémité de l'avenue principale. On sait que c'est à cet endroit même que Balzac fait dire à Rastignac en regardant Paris « À nous deux, maintenant » et que Thiers a servi de modèle à

[8] *L'Illustration*, n° 1803, 15 septembre 1877, p. 170. *Le Monde illustré*, n° 1066, 15 septembre 1877, p. 176.
[9] *Journal des Débats politiques et littéraires*, 3 septembre 1887, « Le monument de Thiers ». http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k464043v/f3.item
[10] Danielle Tartakowsky, *Nous irons chanter sur vos tombes. Le Père-Lachaise, XIXe-XXe siècles*, Paris, Aubier, 1999, p. 60-65.

l'écrivain pour l'élaboration de cet ambitieux personnage. Mais il n'est point assuré qu'Élise Thiers ait pris en compte cette donnée. En contrebas de la terrasse, avait été établi en 1876 en bordure de l'avenue principale un grand monument élevé aux frais de l'Etat où avaient été transférés les restes des généraux Lecomte et Thomas, fusillés par les communards. L'établissement du mausolée de Thiers à proximité immédiate a laissé penser à Danielle Tartakowsky que l'on déterminait ainsi « un territoire dévolu à l'expiation de la Commune »[11]. Aucun indice ne semble conforter cette hypothèse.

La bordure immédiate de la chapelle venait de faire l'objet d'un plan de lotissement en concessions approuvé par arrêté préfectoral. Élise Thiers obtint qu'il fût rapporté et que le plan fût modifié afin de lui permettre d'acquérir une large surface du terrain disponible.

Il est difficile d'établir si elle avait dû faire agir des recommandations pour l'obtenir, comme l'assura un journal hostile à Thiers, *La Vérité*, du 22 septembre 1880[12]. La vente d'une telle superficie d'un seul tenant était en fait intéressante pour la Ville : la même étendue de terrain morcelée en rangs de concessions aurait dû comprendre des espaces publics entre et devant les tombes et le prix du mètre carré concédé était progressif au-delà de deux mètres carrés[13]. On sait du moins par une réponse manuscrite émanant des bureaux de la préfecture de la Seine que madame Thiers demandait 150 mètres carrés (10 m de façade sur 15 de profondeur) et obtint 144 m^2. Elle paya 141 000 francs cette concession d'une étendue exceptionnelle. Elle lui fut délivrée le 18 septembre 1880[14].

Mais Élise Thiers décédait peu après, le 15 décembre 1880, et c'est sa sœur, Félicie Dosne (1823-1906), qui allait faire réaliser le tombeau et y faire transférer les restes de ses parents, de son beau-frère et de sa sœur. La conception et la réalisation de ce mausolée, le choix de l'architecte et des artistes lui incombent sans doute. S'il faut en croire le *Matin* du 4 septembre 1887, qui abonde en données chiffrées, « il a coûté, nous assure-t-on, plus d'un million et la construction a duré plus de trois ans ». Les décors intérieurs ne sont cependant pas encore achevés lors de l'inauguration, qui eut lieu le 3 septembre 1887, pour le dixième anniversaire de la mort de Thiers.

Certains auteurs ont avancé que le monument aurait été édifié par souscription publique[15]. Il est permis de se demander s'il n'y aurait pas confusion avec le « monument national » érigé dans la ville mortuaire de Thiers, Saint-Germain-en-Laye, en 1880, disparu en 1941. Cette affirmation ne se retrouve pas du moins dans les articles qui signalent son inauguration, laquelle fut strictement privée : « La famille et quelques amis seulement ont été invités à cette cérémonie intime »,

[11] *Id.*, p. 31 et encore p. 40.
[12] Archives de la Seine, 1 326 W 9, en copie dans le dossier du tombeau à la cellule Patrimoine du service des cimetières de Paris. Cette liasse renferme une lettre non datée de l'avocat Émile Durier (1828-1890), conseiller d'État, écrite « à la demande de Madame Thiers », apparemment adressée au préfet de la Seine Ferdinand Hérold qu'il tutoie ; il rappelle la demande d'É. Thiers, la promesse (orale ?) du préfet de la satisfaire et le presse de signer le nouvel arrêté de distribution des terrains proches de la chapelle.
[13] Préfecture de la Seine, *Note. Cimetières de la Ville de Paris*, Paris, Typ. A. Maude, 1889, p. 25. Nous remercions G. Groud de nous avoir signalé cette référence.
[14] Archives de la Seine, 1 326 W 9.
[15] Antoinette Le Normand-Romain, *Mémoire de marbre : la sculpture funéraire en France 1804-1914*, Paris, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 1995, p. 130, se borne à l'indiquer dans une énumération de tombeaux ayant bénéficié de ce mode de financement.

précise le *Journal des débats* du 3 septembre 1887. Félicie Dosne mourut le 16 janvier 1906 et vint occuper la place qu'elle s'était réservée dans la crypte.

Cliché 4, Le tombeau d'A. Thiers et la chapelle du cimetière, cl. R. Bertrand.

Un mausolée

Cet emplacement d'exception devait recevoir un monument lui-même hors du commun, dont les dimensions rivalisent avec celles de la chapelle[16]. Son inauguration s'accompagna de la publication, dans l'*Illustration* du 3 septembre 1887, d'une gravure en pleine page, sans doute réalisée d'après un cliché[17], et en fin de livraison[18] d'un commentaire précis qui laisse penser que son auteur anonyme a interrogé l'architecte et le sculpteur. Il n'a pu en revanche pénétrer à l'intérieur du tombeau qui n'allait être inauguré que le jour où paraîtrait la livraison de la revue[19]. Un article ultérieur paru dans le *Journal des Débats* a pu préciser que les sculptures intérieures

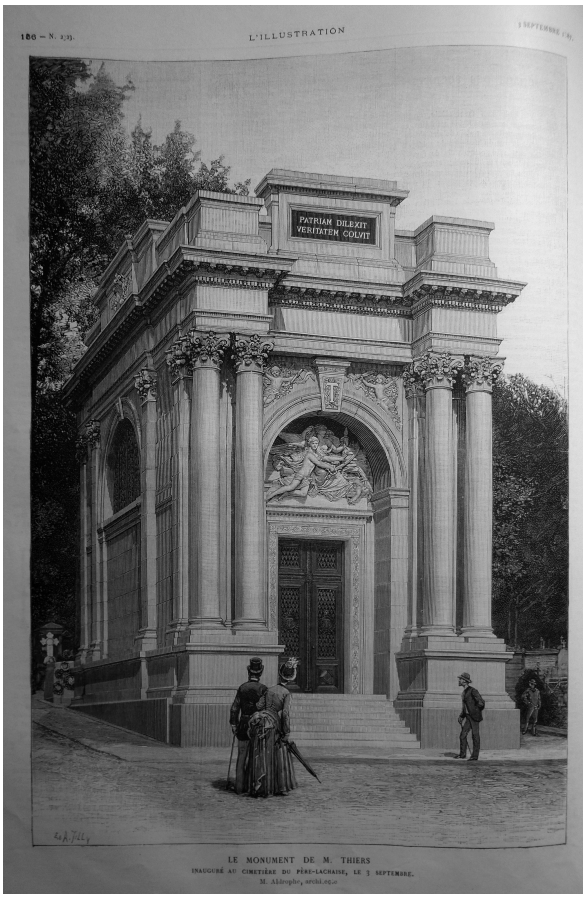
[16] Terrasse de la chapelle, 55e division, 1ère ligne.
[17] L'*Illustration* 45e an. vol. XC, n° 2323, p. 156.
[18] *Id.*, p. 160. Description également très détaillée dans *Le Matin* du 4 septembre 1887, http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k553110p/f3.item.
[19] Annonce puis récit très précis de l'inauguration, « tout intime », avec liste des invités (une quarantaine) dans *Le Petit Parisien* des 4 et 5 septembre 1887 et *Le Matin* du 4 septembre 1887. Il n'y eut « aucun discours » mais une messe fut célébrée sur l'autel de la crypte. L'auteur insiste sur le faible nombre de « curieux » qui « ne dépassait pas cent cinquante ».

sont en cours d'exécution à l'automne 1887 : ce sont des esquisses qui ont été provisoirement placées à l'emplacement des reliefs et le groupe qui doit occuper le fond de la salle est « encore inachevé ». *Le Matin* indique que l'œuvre était « représentée (…) en grandeur naturelle en toile peinte »[20].

D'une hauteur de 14 mètres et d'une surface extérieure de 144 m^2 (145 selon la notice de l'*Illustration*), le tombeau de Thiers est « le monument le plus imposant du Père-Lachaise » (A. Lenormand-Romain)[21], soit un des plus hauts, des plus vastes et des plus visibles du cimetière. Albert Lefeuvre, un érudit parisien dont la cellule Patrimoine du service des cimetières possède les fiches, a observé avec prosaïsme : « On pourrait y loger 40 hommes et 8 chevaux »[22].

Son auteur est Alfred-Philibert Aldrophe (1834-1895), architecte de la grande synagogue de Paris, à la rue de la Victoire, et de celle de Versailles. Architecte attitré des Rothschild, il a construit pour eux l'hôtel de Marigny, aujourd'hui annexe de l'Elysée. Il avait été recommandé par les Rothschild à Thiers pour la reconstruction en 1873-1875 aux frais de la Nation de son hôtel particulier, place Saint-Georges à Paris, qui avait été incendié pendant la Commune. Ce dernier sera offert par F. Dosne en 1905 à l'Institut de France et est actuellement le siège de la fondation Thiers. Aldrophe est également l'auteur de l'immeuble, situé au rond-point Bugeaud (actuelle place Adenauer), qui abrita jusqu'en 1986 les pensionnaires de la fondation Thiers[23]. On lui attribue un autre tombeau monumental, au cimetière juif de la Timone à Marseille, celui de Joseph Cohen, négociant en grains qui s'était installé à Paris où il mourut en 1864, vaste construction néoclassique bien connue des visiteurs car elle porte sur son architrave l'inscription : « Je veux être enterré à Marseille »[24].

[20] *Journal des Débats*, *art. cit*. et *Le matin*, 4 septembre 1887, http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k553110p/f3.
[21] A. Le Normand-Romain, *Mémoire de marbre, op. cit.,* p. 291-292.
[22] Même remarque dans Michel Dansel, *Au Père-Lachaise, son histoire, ses secrets, ses promenades*, Paris, Fayard, 1976, p. 170.
[23] Michel Fleury, Anne Dugast, Isabelle Parizet (dir.), *Dictionnaire par noms d'architectes des constructions élevées à Paris aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, t. 1, période 1876-1899,* Paris, Institut d'histoire de Paris. Services des travaux historiques de la Ville de Paris, 1990, p. 12.
[24] Signalé par David Cohen, « Les cimetières juifs de Marseille, 1807-1975 », *Marseille, revue municipale*, n° 108, 1977, p. 78-86.



Clichés 5 et 6, « Le monument de M. Thiers, L'Illustration du 3 septembre 1887, p. 156 et façade du tombeau, cl. R. Bertrand.

Aldrophe devait composer un monument qui retienne d'emblée l'attention et se distingue du néoclassicisme austère de la chapelle voisine, oeuvre de Godde. Il a réalisé « une chapelle Renaissance », selon l'*Illustratio*n, le *Journal des Débats* et le *Matin*, qui rapportent sans doute une précision fournie par l'architecte ou un proche de F. Dosne. Aldrophe a choisi pour la façade un parti qui évoque un arc de triomphe – ainsi l'arc de Titus à Rome, à une seule arche et deux paires de colonnes corinthiennes. Une des particularités de l'édifice est l'absence du patronyme de la famille propriétaire, fort rare dans le cas d'un tombeau. On observe sur le claveau central de l'arceau l'initiale T, entourée de lauriers ; et un T uni à deux D croisés également laurés sur les portes de bronze. Sont bien lisibles en revanche les noms du sculpteur, A. Chapu, qui a signé le relief du tympan, de l'architecte Aldrophe et même du fondeur de la porte, Ferdinand Barbedienne (1810-1892), ces deux derniers gravés sur la traverse inférieure de la porte. Thiers avait invité à plusieurs reprises Barbedienne à l'Elysée pendant sa présidence et était allé visiter ses ateliers et sa boutique[25].

Au centre de l'attique, une plaque de porphyre vert porte la devise de Thiers « *Patriam dilexit, veritatem coluit* » (il aima passionnément la patrie, il cultiva la vérité). Elle résume les deux

[25] Florence Rionnet, *Les Bronzes Barbedienne. L'œuvre d'une dynastie de fondeurs (1834-1954)*, Paris, Arthena, 2016, p. 32. Le tombeau de F. Barbedienne porte son buste par Chapu (53e division, 1ère ligne, Moiroux, *op. cit.*, p. 52).

grands thèmes de la célébration de Thiers retenus par F. Dosne : d'une part son rôle politique, en particulier dans la conclusion de la guerre de 1870 et dans la libération de près du tiers du territoire français qui était occupé par l'armée allemande, d'autre part son œuvre d'historien. Ce double éloge est illustré par la sculpture à la fois sur la façade et à l'intérieur du mausolée. Aldrophe a animé les côtés du monument sur le modèle d'une *cella* de temple romain par des pilastres corinthiens encadrant de larges baies cintrées garnies de vitraux, protégés par des grilles - œuvre du fondeur Roland selon l'*Illustration,* qui précise également que « comme motifs sculpturaux les façades latérales portent deux D entrelacés rappelant le nom de la famille Dosne ». Une frise de pavots le long du chambranle de la porte vient très discrètement évoquer le sommeil éternel sur un monument qui suggère moins la mort que l'immortalité et qui est extérieurement dépourvu de signes religieux, ce qui n'est pas le cas à l'intérieur.

Cliché 7, face latérale et arrière du tombeau, cl. R. Bertrand.

Au début des années 1880, Henri Chapu (1833-1891) est au faîte de sa gloire[26]. Il dirige trois ateliers afin de satisfaire à toutes ses commandes, vient d'être élu à l'Institut et a sculpté l'*Immortalité*, figure allégorique pour le tombeau de Jean Reynaud, unanimement louée lors du

[26] *Centenaire Henri Chapu*, catalogue de l'exposition, 15 novembre 1991-12 janvier 1992, Le Mée-sur-Seine-Melun, Musée H. Chapu, Le Mée-sur-Seine et musée de Melun, 1991, p. 79-80.

salon de 1880[27] et qui sera reproduite par son élève Auguste Patey sur son propre tombeau, au Mée-sur-Seine. Son premier biographe, Octave Fidière, rapporte cette remarque d'un critique d'art : « L'idéal quand on veut laisser une trace immortelle consiste à être ensépulturé par M. Chapu »[28]. Il avait réalisé en 1878 un buste en marbre de Thiers, commande pour 3000 f du ministère de l'Intérieur destinée à la salle des séances de l'Académie française à l'Institut, un autre exemplaire étant pour le Sénat (galerie des bustes)[29].

La porte est surmontée d'un relief de Chapu, *Le Patriotisme*, qui selon le *Dictionnaire des sculpteurs* de S. Lami mesure 1,50 sur 2,50 m. Il est ainsi décrit en 1888 par l'*Illustration* :
« Un seul bloc de pierre a été employé mais d'une dimension telle qu'il a fallu organiser un système de wagons spéciaux pour le transporter ; il a fallu vingt chevaux d'une force extraordinaire pour l'amener à pied d'œuvre.
L'éminent sculpteur a représenté le *Génie du patriotisme*. À l'arrière-plan, la France est assise sur une colonne brisée et tient de la main gauche un drapeau. Au premier plan, le Génie du patriotisme, ailes déployées, se met devant elle comme pour la protéger, un sabre d'une main. À ses pieds, le cadavre d'un jeune homme. Dans le fond, des flammes, emblèmes de la guerre ».

Au-dessus, les écoinçons de l'arcade portent, selon la même source, « deux génies, l'un tenant une plume et figurant les Lettres, l'autre tenant une torche et figurant les Sciences (qui) personnifient les aptitudes de l'homme qui a été à la fois éminent écrivain et savant historien ». Ces bas-reliefs sont également l'oeuvre de Chapu.

Cliché 8 : « Le Génie du patriotisme » au tympan et les génies des sciences et des lettres dans les écoinçons, cl. R. Bertrand.

[27] Polytechnicien, philosophe, député et conseiller d'État (1806-1863). Moiroux, *Guide illustré, op. cit.,* p. 296 avec cliché, 72e division, 1ère ligne. Octave Fidière, *Chapu, sa vie et son œuvre*, Paris, Plon-Nourrit, 1894, p. 108-112.
[28] Fidière, *Chapu*, *op. c*it., p. 131.
[29] Stanislas Lami, *Dictionnaire des sculpteurs de l'École française*, Paris, É. Champion, t. 5, *Sculpteurs du XIXe siècle*, vol. 1, 1914, notice Chapu, p. 328-342, à la p. 338.

Intérieur du tombeau

Sitôt entré, on observe d'emblée la clarté qui règne dans cette vaste salle, due aux deux baies latérales et à une coupole ouverte vitrée, peu visible extérieurement. Les vitraux à motifs végétaux et décoratifs des deux baies et de la rose zénithale sont du peintre-verrier Eugène Oudinot (1827-1889).

On découvre la nature de la dette d'Aldrophe à l'égard de l'aménagement par Visconti du tombeau de Napoléon aux Invalides : la formule de la crypte ouverte, surplombée depuis la salle, renfermant en son centre le tombeau de Thiers, en forme de grand sarcophage, comme celui de Napoléon. On ne saurait cependant avancer qu'il ait été imité de ce dernier : ses sources d'inspiration semblent différentes. Néanmoins, les reliefs qui entourent le sarcophage de Napoléon à l'intérieur de la crypte des Invalides se trouvent dans le cas de Thiers dans la salle, sur ses deux faces latérales. La relative analogie du tombeau de Thiers avec celui de Napoléon fait sans doute à la fois allusion à son œuvre d'historien consacrée à la Révolution et à l'Empire et à son action politique : rappelons que c'est le second ministère Thiers qui avait organisé en 1840 le « retour des cendres »[30].

Cliché 9 : La crypte et le tombeau de Thiers vus depuis l'entrée dans le tombeau, cl. R. Bertrand.

[30] Avner Ben Amos, *Le vif saisit le mort, op. cit.*, p. 79-88.

Aux murs, deux hauts-reliefs de Chapu, qui mesurent chacun 2,50 m de hauteur sur 3, 40 m de longueur[31] et ont été apparemment achevés après la mort de l'artiste à partir de ses esquisses[32]. À gauche, *la Libération du territoire* illustre l'inscription « *Patriam dilexit* » gravée au-dessous[33] ; à droite *l'Histoire traçant dans l'avenir le nom de Thiers*[34] et l'inscription « *Veritatem coluit* ». Sur les pilastres des angles de la salle, d'autres inscriptions explicitent le sujet des deux œuvres. Pour la première : « Fortifications de Paris 1840 – Mission diplomatique en Europe 1870 » et « Belfort conservé à la France 1871 – Libération du territoire 1873 ». Pour la seconde : « Membre de l'Académie française 1833 – Membre de l'Académie des sciences morales et politiques 1840 » et « *Histoire de la Révolution française* 1823-1827 – *Histoire du Consulat et de l'Empire* 1845-1862 ».

Cliché 10, H. Chapu, « La libération du territoire », cl. R. Bertrand.

[31] Ces dimensions sont précisées par Lami, *Dictionnaire des sculpteurs op. cit*.
[32] Fidière, *Chapu*, *op. cit*., p. 162.
[33] Modèle en plâtre au musée Henri Chapu de Le-Mée-sur-Seine et esquisse dessinée au musée d'Orsay reproduits dans A. Le Normand-Romain, p. 292. Voir aussi la notice de D. Ghesquière et A.-C. Lusseaux dans la base Joconde, *http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=CHERCHER&FIELD_1=REF&VALUE_1=03770007529*.
[34] Les titres sont précisés par l'auteur de l'article du *Journal des Débats*, qui pouvait les tenir de l'artiste ou de F. Dosne.

Thiers, debout, est mis en scène dans *la Libération du territoire*. La France en deuil, assise à ses côtés, pose avec confiance une main sur son épaule. Il se tourne vers elle et lui montre le produit de la « *souscription nationale, 43 milliards* » comme l'indique l'inscription gravée sur le coffre placé au centre de la composition, qui déborde de sacs de pièces et de billets. Le montant qui devait être versé aux Allemands pour qu'ils retirent leur armée d'occupation est de cinq milliards. Mais les deux emprunts publics émis par l'Etat eurent un succès international et le second fut couvert quatorze fois par un million de souscripteurs. À droite, un groupe de femmes couronnées de tours représente les villes de France venant déposer le fruit de leur collecte. Au-dessus, une Renommée, ailes déployées, tient une banderole qui porte : « *Monsieur Thiers a bien mérité de la patrie. Assemblée nationale, 17 mars 1873* »[35]. Aux pieds de la France, le cadavre d'un enfant évoque ses « fils » morts au combat, comme semble le suggérer un drapeau couché. À droite, une femme en deuil tient les armoiries d'une ville, peu lisibles, qui pourraient éventuellement être celles de Belfort. Sous la direction du colonel Denfert-Rochereau, la ville avait résisté à l'armée allemande, après même la signature de l'armistice et Thiers avait obtenu qu'elle soit exclue, avec son arrondissement, de l'annexion du Haut-Rhin par l'Allemagne.

Cliché 11, H. Chapu, « L'Histoire traçant dans l'avenir le nom de Thiers », cl. R. Bertrand.

[35] Motion votée à cette date par l'Assemblée nationale. Thiers venait d'obtenir de Bismarck un nouvel échelonnement des versements indemnitaires que la France devait à l'Empire allemand.

En revanche, *l'Histoire traçant dans l'avenir le nom de Thiers* constitue une composition densément peuplée d'allégories, qui pourrait figurer aussi bien dans le décor d'une bibliothèque. Nous avons conservé ce titre indiqué par le *Journal des Débats*, bien qu'il semble légèrement inexact. Henry Jouin, qui intitule l'œuvre *l'Histoire, la Philosophie et l'Éloquence*, en fournit une description incomplète :
« Au centre, l'Histoire vient de tracer, à l'aide d'un style, dans la partie supérieure de la composition, le nom d'*A. Thiers*. À droite et à gauche, figures assises ou debout : la Philosophie debout tient un parchemin où sont écrits les noms d'*Aristote* et de *Léonard de Vinci* ; sur un autre parchemin est gravé le nom de *Platon* ; l'Éloquence pose la main sur le bord d'une tribune où on lit *Démosthène*, *Cicéron* »[36].

Le journaliste du *Matin* du 4 septembre 1887 affirme pour sa part : « [Il] représente le Génie de l'Immortalité gravant sur ses tablettes le nom de Thiers. À ses pieds (sic), sont groupées des figures allégoriques : les Sciences, les Arts, l'Histoire, les Lettres, l'Éloquence ». À gauche de la composition, une femme casquée, tenant un livre et une pique, pourrait être Athéna-Minerve, déesse de la sagesse ou de la philosophie, accompagnée de l'Éloquence, laurée et tenant un rouleau sur le rebord d'une tribune. Devant elles, une femme assise écrit sur une tablette posée sur ses genoux – l'allégorie de l'Histoire sans doute. Le centre est occupé par une allégorie ailée qui écrit sur les nuées – ces dernières débordent du cadre. Elle tient de l'autre main une trompette et semble être une Renommée. Par ailleurs, figurent à droite les allégories de la Science (au sens large du savoir), avec le flambeau allumé et le livre, et de la Vérité - cette dernière dans la plénitude de sa nudité et tenant son miroir, qui déborde également du cadre. Au-dessous, apparemment, l'Industrie et les Arts (le génie de la sculpture modelant une statuette ?), l'Agriculture avec une corne d'abondance que renverse un enfant, le Commerce, avec le caducée.

Les principales qualités que F. Dosne voulait voir reconnues à Thiers par la postérité sont répétées au-dessus de cet ensemble : « Aux pendentifs de la coupole : quatre génies ailés, par Mercié, représentent avec des attributs l'Histoire, l'Éloquence, la Science, le Patriotisme »[37].

[36] Henry Jouin, *La sculpture dans les cimetières de Paris, (...)*, Macon, Protat frères, 1898, p. 111-112. C'est sans doute par lapsus que Lami, *Dictionnaire des sculpteurs op. cit.*, t. 5, p. 340 indique : « *l'Histoire, la Philologie et l'Éloquence* ».
[37] *Journal des Débats*, *art. cit*.

Cliché 12, La coupole et les génies d'A. Mercié, cl. R. Bertrand.

Le fond de la salle est occupé par un imposant groupe statuaire en marbre et métal, dû à Antonin Mercié (1845-1916), *Thiers mort se soulève pour répondre à l'appel de l'Immortalité*[38]. On sait qu'il est suggéré par une toile peinte lors de l'inauguration du tombeau en 1887 et le *Journal des débats* annonce que « l'œuvre (…) sera mise en place l'année prochaine ». En fait, on peut penser que ses blocs sont déjà à leur emplacement mais à peine ébauchés car leur installation *a posteriori* aurait sans doute posé de considérables difficultés techniques. Son achèvement exigea davantage de temps car elle figure entre deux autres datées de 1891 dans la liste que procure S. Lami des réalisations de Mercié[39]. Mercié était l'auteur de la statue de Thiers qui couronnait le « monument national » inauguré en septembre 1880 à Saint-Germain-en-Laye - elle devait être envoyée à la fonte en 1941. Il avait aussi réalisé la statuaire ou les reliefs de plusieurs tombeaux du Père-Lachaise. Il avait également donné les groupes *Gloria victis* (1874) et *Quand même* (1886), en référence à la guerre de 1870, diffusés en tirages réduits en bronze par F. Barbedienne – un exemplaire du premier est à la fondation Dosne-Thiers[40]. Il avait sculpté en 1886 les gisants de Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie dans la chapelle royale de Dreux. Il venait d'obtenir le grand prix de l'exposition de 1889.

[38] Selon l'auteur de l'article du *Journal des Débats*.
[39] Lami, *Dictionnaire des sculpteurs*, *op. cit.* t. VII (vol. 3 du XIX^{e} siècle), 1919, p. 431-436 à p. 434.
[40] *Centenaire Henri Chapu*, *op. cit*., p. 91, n° 150.

Cliché 13, A. Mercié, « Thiers mort se soulève pour répondre à l'appel de l'Immortalité », cl. R. Bertrand.

Il a représenté l'allégorie de la France affligée, assise sur le fût d'un canon brisé devant un haut piédestal qui porte un sarcophage sur lequel Thiers est couché. Mercié a habilement dissimulé sa faible taille sous le drapé d'un vaste suaire. Il a su donner quelque élan à sa composition par la grande diagonale de la hampe et la pique du drapeau tenu par la France, qui se surimpose au corps de Thiers. Ce dernier se relève à l'appel du Génie de l'Immortalité qui plane au-dessus de lui. Cette statue constitue le meilleur morceau de l'ensemble[41]. Son matériau tranche par sa couleur avec le marbre blanc et le profil et le buste de Thiers s'y détachent fortement. Le corps et le bras levé de l'allégorie reprennent la diagonale du drapeau.

Mercié avait déjà associé un gisant à une allégorie, celle de la Gloire, dans le bas-relief du tombeau de l'historien Jules Michelet (52e division). Son Génie de l'Immortalité semble la version masculine de la gloire en bronze qu'il venait de composer pour le tombeau du peintre Paul Baudry (4e division). Audace supplémentaire, le Génie se surimpose à l'épitaphe gravée sous l'arceau du mur arrière. Celle-ci est cependant fort lisible du visiteur placé sur le côté car le groupe n'est pas plaqué contre le mur : entre les deux se trouve l'escalier qui donne accès à la crypte.

L'épitaphe indique sobrement :

Louis-Adolphe Thiers
Né le XV avril MDCCLXXXXVII
à Marseille.
Mort le III septembre MDCCCVXXVII
à Saint-Germain-en-Laye

Sur le mur intérieur qui surmonte la porte d'entrée, les principales étapes de sa carrière politique sont rappelées[42].

La crypte

La crypte est remarquablement appareillée, comme d'ailleurs l'ensemble du monument. Sa conception est radicalement différente de celle du tombeau de Napoléon, conçue pour un seul homme. Il s'agit ici du tombeau d'une famille organisée autour de son grand homme. Son modèle serait plutôt celui des caveaux dynastiques de l'Europe, à cette grande nuance près que la famille est sans descendants et que tous les emplacements d'inhumation sont occupés.

Le sarcophage de Thiers, au centre de la crypte, est dressé sur un haut soubassement qui porte ses prénom et nom et dates. Sa cuve convexe sur tous ses côtés repose sur de forts montants à pattes de lion. Elle semble librement inspirée du sarcophage en porphyre rouge de Guillaume Ier de Sicile dans la cathédrale de Monreale. Sa partie supérieure est en revanche nettement transposée du couvercle du sarcophage antique de Scipion, conservé au musée du Vatican. Ce sarcophage au couvercle à volutes a connu un grand succès dans les cimetières du XIXe siècle ; on le retrouve, entre autres exemples, au tombeau d'Eugène Delacroix (49e division). Dans le cas du

[41] Un cliché de la statue isolée, par Eugène Boutier, conservé au Musée d'Orsay (PHO 1996 6 65), précise dans sa légende qu'elle est en cuivre martelé. *http://www.musee-orsay.fr/en/collections/index-of-works/notice.html?no_cache=1&nnumid=0078768&cHash=ff186a6bb4*.

[42] Le texte est reproduit dans *le Journal des Débats* et aussi dans *le Matin*, *art. cit*.

tombeau de Napoléon aux Invalides, ses formes ont été réinterprétées. G. Groud a observé que les matériaux du tombeau de Napoléon sont inversés dans le cas de celui de Thiers : le sarcophage est en porphyre vert et son soubassement en porphyre rouge sur deux marches de porphyre gris. On ne sait combien de chevaux furent nécessaires pour hisser ce monument jusqu'à la terrasse du cimetière.

Clichés 14 La crypte, tombeau d'A. Thiers, de F. Dosne et des époux Dosne, cl. R. Bertrand

Autour du monument central sont disposés ceux des membres de la famille de Thiers, accotés aux murs et tous semblables. Un soubassement en granite moucheté portant l'épitaphe et un sarcophage en marbre blanc veiné. Sa forme et ses bases en pattes de lion reprennent celles du tombeau de Thiers. Mais le couvercle, à quatre pans, est surmonté d'une acrotère où est figurée une petite croix. Celui d'Élise Thiers est sur le mur latéral gauche, celui de Félicie Dosne sur le mur droit, de part et autre du tombeau de Thiers. Ceux de son beau-père et de sa belle-mère sont sur le mur qui correspond à la façade. Enfin le mur du fond est constitué de trois arcades. Celle du débouché de l'escalier est à droite. L'arcade centrale, la plus large, renferme un autel surmonté d'un crucifix – la messe y fut célébrée le 3 septembre 1887 pour l'inauguration du tombeau. La troisième arcade est un simple pendant de la première donnant sur « une pièce formant sacristie », selon le *Journal des Débats*, fort étroite.

Un monument introverti

Les admirateurs de Thiers - si du moins il y eut souscription, ce dont on peut douter -, et avant tout son épouse et plus encore sa belle-sœur, mademoiselle Dosne, voulurent à l'évidence transmettre à la postérité à travers un tel monument la double image du grand historien et du grand homme d'Etat, libérateur du territoire. Il est possible que l'on ait initialement prévu d'ouvrir les portes du tombeau à certaines dates de l'année, peut-être le 2 novembre ou à la date anniversaire de la mort de Thiers ; l'exceptionnelle luminosité procurée par l'éclairage zénithal et latéral aurait alors permis aux visiteurs du cimetière d'apercevoir le groupe de Mercié et d'entrevoir les bas-reliefs de Chapu. On peut douter qu'une telle exposition ait eu lieu, et dans cette hypothèse, elle ne dura sans doute pas longtemps. Nous avons déjà souligné que le nom de l'homme illustre ne figure pas explicitement sur son tombeau, alors que sa première sépulture, dans la 30^{e} division, portait lors de son inhumation sur son fronton les patronymes « Famille

Dosne-Famille Thiers », qui sont bien lisibles sur les gravures qui furent alors publiées. Dix ans plus tard, à la date où il fut construit et achevé intérieurement, le monument de Thiers constituait déjà pour les siens un enjeu dans une bataille de mémoire qu'ils allaient perdre, car le « chef du pouvoir exécutif » puis « président de la République française » entre le 17 février 1871 et le 24 mai 1873 a connu, dans les décennies qui suivirent sa mort, à la suite de l'arrivée au pouvoir des républicains radicaux, un retournement mémoriel sans équivalent dans l'histoire de France, qui allait imposer jusqu'à nos jours l'image sans nuances du « boucher de la Commune »[43]. On sait que Félicie Dosne s'efforcera dans la dernière partie de sa vie de lutter assez vainement contre cette légende noire en publiant les manuscrits et la correspondance de l'homme d'État, en créant sous l'égide de l'Institut la fondation Thiers et la Bibliothèque Thiers. Le mausolée participe à l'évidence à cette volonté de défense et illustration de l'œuvre et de l'action de son beau-frère. Au temps par excellence de la « statuomanie » des grands hommes (M. Agulhon), Félicie Dosne lui a offert au Père-Lachaise ce monument commémoratif qu'il n'a guère obtenu au cœur des villes de France[44]. L'œuvre de Mercié est certes à l'abri des outrages à l'intérieur du mausolée mais elle est ainsi restée peu connue.

Lors du centenaire de la Commune de Paris en 1971, le tombeau de Thiers fut victime d'actes de vandalisme. Le 25 juin, une première tentative avec un « engin détonnant » avait noirci la façade. Le 28 août, jour sans doute choisi en référence au 28 mai 1871, celui de l'exécution de communards dans le cimetière, une charge explosive placée contre la paire de colonnes de droite de la façade endommagea fortement leur partie basse. Une autre charge, sur les colonnes de gauche, n'avait pas explosé[45]. Le monument fut étayé. Il fut inscrit le 21 mars 1983 sur « l'Inventaire supplémentaire » des Monuments historiques, selon les termes encore usités alors. Il fut restauré, au terme d'une longue procédure administrative, en 1992 par la ville de Paris avec une subvention de l'État.

Régis Bertrand

[43] En dernier lieu, un billet du 6 octobre 2016 signé de Julien Anido, *http://www.huffingtonpost.fr/julien-anido/pourquoi-les-rues-thiers-ne-devraient-plus-exister_a_21575472/* consulté le 6 octobre 2017.

[44] Le monument de Nancy par E. Guilbert, élevé par souscription sur la place Thiers en 1870, n'est plus visible. La statue de sa réplique, élevée à Bône (Annaba, Algérie) grâce à un émigré lorrain, a été rapatriée en 1962 et se trouve aujourd'hui à Saint-Savin-sur-Gartempe. La statue de Clésinger prévue pour Marseille, refusée par la municipalité en place lorsqu'elle fut achevée, donnée à la ville par la veuve du sculpteur, a été placée vers 1936 dans la cour de l'École des Arts et Métiers d'Aix-en-Provence. Une réplique se trouve place du chancelier Adenauer à Paris, devant l'ancien immeuble de la fondation Thiers. Le square Thiers (Paris, XVI^{e}) renferme un médaillon d'Augustin Lesieux.

[45] C'est par erreur que M. Le Clère, *Cimetières et sépultures à Paris*, *op. cit.*, p. 80, date le fait de mai 1971.